

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 148 (2003)
Heft: 6-7

Artikel: Afghanistan : une victoire non conventionnelle. 1re partie
Autor: Monnerat, Ludovic
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Afghanistan

Une victoire non conventionnelle (1)

Une année et demie après son déclenchement, l'opération «ENDURING FREEDOM», lancée par les Etats-Unis, n'a pas atteint tous ses objectifs. Mais les actions décisives des premières semaines et le succès spectaculaire qu'a symbolisé le renversement des Taliban ont mis en évidence la flexibilité intellectuelle des forces armées américaines.

■ Maj EMG Ludovic Monnerat

Lorsque les attaques terroristes ont frappé le *World Trade Center* et le Pentagone, le 11 septembre 2001, toute perspective d'intervention militaire semblait aussi éloignée qu'incertaine; moins de trois mois plus tard, des foules en liesse célébraient le renversement des Taliban et la fin promise de vingt-trois ans de guerre. Nombre d'experts vouaient l'opération «ENDURING FREEDOM» à un échec piteux, mais un ensemble d'innovations et d'improvisations ont permis de vaincre des défis considérables et de surmonter des frictions majeures. Au total, malgré les progrès sensibles de la technologie, c'est davantage l'utilisation imaginative des ressources humaines qui a traduit l'évolution constante subie par l'art de la guerre.

Une plongée dans l'inconnu

Pour les dirigeants politiques et militaires américains, l'Afghanistan constituait pourtant l'un des théâtres d'opérations les moins favorables au monde. Son territoire de 647 500 km²,

traversé par des chaînes montagneuses, n'offre aucun accès à la mer et ne possède que des infrastructures aéroportuaires limitées. Sa population éparpillée par une guerre interminable est divisée en plusieurs ethnies et dépend étroitement de chefs de guerres antagonistes. Ses voisins sont l'Iran et le Pakistan, dont les relations avec les Etats-Unis s'avèrent pour le moins tendues, ainsi que des républiques d'Asie centrale aux régimes douteux. Son gouvernement fondamentaliste, au pouvoir depuis 1996, s'appuyait largement sur les troupes d'Al-Qaïda et sur les services secrets pakistanais pour contrôler 80% du territoire.

Dans les premiers jours qui ont suivi les attentats, l'administration Bush a rapidement acquis la conviction que le réseau d'Oussama Ben Laden en portait la responsabilité et devait être combattu. Le 12 septembre, le secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld, a ordonné la préparation de plusieurs options militaires crédibles en Afghanistan. La première planification opérationnelle établie sous l'ère Clinton, qui se limitait à une salve de missiles de croisière comme en 1998, n'est jamais entrée en considération. La Maison Blanche avait déjà choisi une opéra-

tion aéroterrestre d'envergure, capable au besoin de venir à bout du régime des Taliban pour détruire toute l'infrastructure terroriste existant dans le pays. Elle pouvait, pour ce faire, s'appuyer sur les agents de la CIA, présents au nord de l'Afghanistan depuis plus de trois ans pour appuyer l'Alliance du Nord.

A la date du 11 septembre, le dispositif militaire américain en Asie du Sud n'était pas négligeable. Deux groupes aéronavals complets, centrés autour des porte-avions nucléaires *Enterprise* et *Carl Vinson*, préparaient la relève du premier par le second dans le Golfe persique; deux groupes amphibies les accompagnaient, le *Kearsarge* et le *Peleliu*, avec les 3000 fantassins des *24th* et *15th Marine Expeditionary Unit (MEU)* à leur bord. Sur leurs bases terrestres, les Américains disposaient également de 150 avions de combat et d'appui, tous engagés dans la protection des zones de non-survol en Irak, ainsi que d'équipements lourds permettant de former rapidement un groupement de combat terrestre de niveau divisionnaire. A proximité de l'Afghanistan, seul un détachement d'hélicoptères de combat, stationné en Ouzbekistan à l'issue d'un



Un AV-8B Harrier des Marines au décollage.

exercice effectué début septembre, offrait une capacité offensive.

C'est bien une offensive délibérée que le Pentagone est alors chargé de préparer. Lorsque, le 20 septembre, le président Bush s'exprime devant le Congrès, les objectifs de l'opération alors nommée «INFINITE JUSTICE» sont définis : mettre un terme aux activités terroristes en Afghanistan, détruire les camps d'entraînement et les autres infrastructures essentielles, capturer ou neutraliser les chefs d'Al-Qaïda. Le lendemain, le commandant du *Central Command*, le général Tommy Franks, présente à George W. Bush un premier concept opérationnel permettant de détruire le réseau Al-Qaïda en Afghanistan en même temps que le régime des Taliban. Deux options semblent avoir été imaginées, l'une assez conventionnelle, axée sur la saisie d'un aérodrome majeur avec une division aéroportée, pour ensuite déverser des

forces mécanisées, l'autre prévoyant des actions clandestines menées par des forces spéciales et des opérateurs de la CIA. C'est cette variante que le Président choisit, après avoir demandé si les liaisons seraient assurées.

L'analyse de la mission, de l'ennemi mais aussi de l'histoire afghane incite alors les militaires américains à concevoir une manœuvre complexe, comprenant plusieurs lignes d'opérations : l'attaque directe du régime taliban, l'anéantissement de leur capacité militaire, l'équipement et la coordination des factions qui les combattent, l'aide humanitaire aux populations locales et la constitution d'un gouvernement stable et représentatif. L'essentiel consiste à limiter l'invasion du pays et à recevoir le soutien des Afghans, en engageant des forces non conventionnelles aux côtés des opposants, des actions aériennes ciblées et des moyens de surveillance permanents. Le tout dans un délai aussi bref

que possible, compte tenu des tensions très vives dans le monde musulman.

Alors que les planificateurs militaires réfléchissent en détail au théâtre d'opérations afghan, les premiers déploiements ont lieu. Le 13 septembre, le groupe aéronaval *Theodore Roosevelt* quitte les Etats-Unis pour la Méditerranée puis l'océan Indien ; il passe le canal de Suez trente jours plus tard. Le 20 septembre, c'est le groupe amphibie *Bataan* destiné à le rejoindre qui prend la mer, mais la *26th MEU* doit participer à l'exercice «BRIGHT STAR» qui a lieu en Egypte du 8 octobre au 2 novembre. Environ 150 avions de l'*Air Force* sont progressivement positionnés sur des aérodromes de la région, comme ces 9 bombardiers lourds *B-52* qui décollent le 21 septembre de Barksdale pour l'île britannique de Diego Garcia. De même, des contingents de forces spéciales de l'*Army* prennent discrètement position à proximité de l'Afghanistan.

La diplomatie musclée de Washington a largement contribué à créer des conditions favorables au déploiement et à l'emploi des forces. Contraint de choisir entre la collaboration et l'adversité, le Pakistan du général Musharraf a accordé l'usage de son espace aérien et prêté trois bases aériennes pour des missions d'appui. L'Arabie saoudite a refusé de prêter son sol pour des missions d'attaque contre un pays musulman, mais le sultanat d'Oman et l'émirat du Koweït notamment ont donné leur appui. Plus important encore, l'Ouzbekistan a promptement cédé l'usage d'une base

aérienne proche de l'Afghanistan, alors que le Département d'Etat est parvenu à constituer une coalition antiterroriste rassemblant 68 nations, dont 27 enverront des officiers de liaison au QG du *Central Command*.

Le concept opérationnel définitif est arrêté dans les derniers jours de septembre, approuvé le 2 octobre par le président Bush. Le mécanisme initial consiste à appuyer les attaques des chefs de guerre opposés aux Taliban par des frappes aériennes ciblées et à les coordonner à l'aide de détachements de forces spéciales. En cas d'insuccès, d'importantes formations d'infanterie légère de l'Army seraient engagées aux côtés des soldats de l'Alliance du Nord, alors que les deux unités expéditionnaires des *Marines* seraient chargées de prendre d'assaut Kandahar, le plus fort bastion des étudiants en religion. Face aux 70000 soldats des Taliban

et d'Al-Qaïda, dans un pays qui saigna à blanc l'empire soviétique et au sein d'un environnement géopolitique en pleine recomposition, l'opération – renommée «ENDURING FREEDOM» – représente une plongée dans l'inconnu. Le feu vert n'en est pas moins donné par Washington à cette date.

Une manœuvre en quatre temps

C'est une manœuvre en quatre temps qui est lancée. Le 27 septembre 2001, les premiers agents «action» supplémentaires de la CIA commencent à être insérés en Afghanistan, en général par équipes comptant jusqu'à 10 hommes et appartenant à l'unité paramilitaire de l'agence (*Special Activities Division*). Aussi complexe que cruciale, leur mission consiste à convaincre les chefs de guerre anti-talibans de collaborer à l'effort d'ensemble, à désigner

des zones d'atterrissages pour les hélicoptères de la coalition, à sécuriser des refuges pour ses éléments au sol, à équiper les troupes locales avec des armes, des moyens de transmission, des médicaments et des habits. De fortes sommes d'argent – 70 millions de dollars au total – sont à leur disposition pour faciliter les choses. Au nord comme au sud du pays, un nombre indéterminé d'équipes – au moins une demi-douzaine – agissent ainsi en sous-main et préparent la chute des Taliban.

L'offensive aérienne débute le 7 octobre par le tir de 50 missiles de croisière et 40 missions d'attaque au sol, qui prennent principalement pour cibles l'infrastructure de commandement et la défense anti-aérienne des Taliban. Durant la première semaine à l'exception du 12 octobre, entre 20 et 30 avions d'attaque traversent chaque jour le ciel afghan et frappent des objectifs fixes; dès le 15 octobre, ce nombre bondit toutefois à 100 et atteint une moyenne de 80 missions air-sol par tranche de 24 heures jusqu'à la mi-novembre. Les bombardiers lourds et les chasseurs-bombardiers larguent en majorité des munitions intelligentes, mais des effets majeurs sont obtenus par les appareils des forces spéciales – canonniers volants *AC-130* tirant des obus de 105 mm ou avions de transport *MC-130* larguant la bombe géante *Daisy cutter* de 6800 kg.

Le 19 octobre, le premier engagement terrestre a lieu avec le largage judicieusement médiatisé d'environ 200 *Rangers* sur un aérodrome au sud de



Un CH-47 Chinook livre des biens de ravitaillement.

Kandahar, un coup de main plus discret sur la maison du molah Omar, effectué par des membres du détachement Delta. Récoltant quelques renseignements d'une importance mineure, ces missions ont surtout pour effet de dissimuler l'insertion au nord de deux équipes des forces spéciales, attendues par les agents de la CIA pour épauler des chefs anti-talibans. Jusqu'à 316 membres des forces spéciales de l'Army sont progressivement engagés au sol, afin de synchroniser les offensives au sein de l'Alliance du Nord, de réunir en formations armées les tribus pashtounes et de fournir des cibles précises à l'aviation alliée. Leur action, d'une importance décisive pour le succès de l'offensive, provoquera notamment l'effondrement des lignes de front adverses.

Enfin, le 24 novembre, peu après la prise de Kaboul par les combattants tadjiks, la 15th MEU est projetée à l'intérieur des terres et s'empare de l'aérodrome mentionné ci-dessus. Après l'avoir transformé en base d'opérations avancée, les Marines l'utilisent pour mener des raids aériens et terrestres sur les lignes de communications des Taliban, dont la chute n'est dès lors plus qu'une question de jours. Fuyant les villes où la population leur est hostile, les combattants étrangers tentent de se regrouper dans les montagnes au centre et à l'est du pays, pourchassés, jour et nuit, par l'aviation alliée et les équipes de forces spéciales intégrées aux supplétifs afghans. Le 6 décembre, soit soixante-et-un jours après le début des frappes aériennes, Kandahar

tombe aux mains des anti-talibans, et les combats diminuent peu à peu d'intensité, en se concentrant dans des redoutes embusquées. Le première phase de la campagne s'achève.

A cette date, les médias qui, au début novembre, annonçaient encore un nouveau bourbier vietnamien en Afghanistan, célèbrent la fameuse révolution dans les affaires militaires. Ils vantent la combinaison gagnante que forment les forces spéciales, les troupes locales et le feu d'appui aérien.

Pourtant, le succès initial de l'opération «ENDURING FREEDOM» n'a pas reposé sur des percées technologiques ou des révolutions doctrinales. La formation et la coordination de combattants indigènes ont été rendues célèbres par Lawrence d'Arabie; plusieurs milliers de militaires américains ont été engagés dans ce but au Viet-

nam. Les premières bombes guidées ont été utilisées durant la Seconde Guerre mondiale; le guidage à partir du sol s'est généralisé dans les années 1980. Si l'avion sans pilote Predator a tiré plusieurs missiles antichars, des drones de combat avaient déjà prouvé leur utilité durant la guerre du Yom Kippour.

La véritable innovation de l'opération, c'est que les forces spéciales ont joué un rôle déterminant dans une offensive militaire majeure, de sorte que leurs modes opératoires et leurs contingences ont nécessité une fusion inter-service et de multiples interfaces externes. Pour décrire la victoire américaine en Afghanistan, il faut examiner les improvisations qu'ont dû réaliser en quelques semaines les services de renseignements, les forces spéciales, les escadres et le commandement aériens, ainsi que les unités expéditionnaires amphibies.



Remise en état par le génie de l'aérodrome de Bergram.



Une équipe de SEALs de la Navy se prépare à être engagée.

Les forces spéciales en vedette

Lorsque la première équipe de forces spéciales est insérée au nord de l'Afghanistan par deux hélicoptères *MH-53* *Pave Low*, la nuit du 19 octobre 2001, des conditions météorologiques désastreuses font qu'il s'agit de la troisième tentative. Elle ne passe d'ailleurs pas loin de la catastrophe, puisque l'un des appareils subit une panne électronique qui le rend presque aveugle et que les deux atterrissent aux mauvais emplacements, mettant plusieurs kilomètres de terrain montagneux entre les deux moitiés de l'équipe. Dans les jours suivants, deux autres équipes subissent également les aléas climatiques avant d'effectuer le même passage que les deux premières. Jusqu'à la fin novembre, un total de 18 équipes, encadrées par 4 commandements de niveau unitaire et 3 de niveau bataillonnaire, sont engagées au sol, soit 316 hom-

mes. A chacune de leur mission correspondent une planification, un déroulement et des moyens propres, comme c'est la règle dans les forces non conventionnelles.

Chaque équipe est en fait un détachement opérationnel (*Special Forces Operational Detachment*), nommé *A-Team*, et appartient pour l'essentiel au *5th Special Forces Group (SFG)* basé à Fort Campbell, dans le Kentucky. Les 12 hommes qui le composent sont des Bêrets verts, des soldats polyvalents et très endurants, aptes à remplir des missions diverses dans un large éventail d'environnements; chacun d'entre eux possède deux spécialisations génériques telles que les explosifs, les transmissions, l'ingénierie mécanique et électronique ou le domaine sanitaire, et a des connaissances linguistiques variées. La moyenne d'âge au sein des équipes oscille entre 32 et 35 ans. La création des Bêrets verts remonte aux dé-

buts des années 1950 et s'est largement inspirée des expériences faites pendant et après la Seconde Guerre mondiale dans le domaine des actions clandestines, de la guérilla et de la contre-insurrection. En 1957, l'envoi de 60 d'entre eux au Sud-Vietnam pour l'entraînement des forces spéciales locales marque leur entrée dans le conflit; leurs effectifs vont y atteindre 3750 opérateurs pratiquant la formation ou l'action en profondeur. Durant la Guerre du Golfe, 2000 membres des *3rd*, *5th* et *10th SFG* sont engagés, avant comme après l'offensive terrestre, dans des missions comprenant la chasse aux *Scud* irakiens, la prise d'un secteur prévu comme base opérationnelle avancée ou la libération de l'ambassade américaine à Koweït City.

Regroupés depuis 1987 au sein du Commandement des opérations spéciales (*United States Special Operations Command, USSOCOM*), les Bêrets verts sont incorporés dans 5 groupes différenciés par leur préparation spécifique à un théâtre d'opérations: le Pacifique et l'Extrême-Orient (*1st*), l'Afrique sub-saharienne (*3rd*), l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et l'océan Indien (*5th*), l'Amérique latine (*7th*) et l'Europe (*10th*). Les *SFG* comptent en théorie 1400 hommes, répartis en 4 compagnies d'appui (commandement, logistique, transmissions, renseignements) et 3 bataillons de combat rassemblant chacun 1 compagnie de commandement et 3 compagnies de combat; celles-ci comprennent 1 cellule de commandement et 5 à 6 détachements opérationnels de 12 hom-

mes. A l'engagement, les détachements sont appelés *A-Teams*, alors que les éléments de commandement prennent respectivement la désignation *B* ou *C* selon leur niveau, unité ou bataillon.

Pour l'opération «ENDURING FREEDOM», la préparation des missions a probablement commencé à partir du 23 septembre, date à laquelle trois officiers des Bérets verts sont établis au Centre multinational d'opérations aériennes (*Combined Air Operations Center, CAOC*), sur la base saoudienne du Prince Sultan, pour participer à la planification globale. Dans les forces non conventionnelles, cette préparation s'effectue en plénum dans un endroit isolé, avec à disposition le maximum de renseignements. Chaque équipe a ainsi reçu une mission particulière, formulé ses demandes de moyens et d'informations, puis établi la manière de la mener à bien. Au total, plusieurs jours doivent être consacrés à l'évaluation de tous les risques et de toutes les variantes possibles, à la répétition des phases-clés de l'opération, à l'instruction au matériel nouveau, ainsi qu'à la vérification permanente de tout l'équipement.

Sur le terrain...

En Afghanistan (cela se produit fréquemment), chaque détachement a été renforcé par des spécialistes provenant d'autres services: 1 à 2 opérateurs de la CIA facilitant les contacts avec les chefs de guerre anti-talibans, 1 à 2 contrôleurs aériens avancés, provenant de la 23rd



Une bombe guidée prête à être chargée sur un porte-avions.

Special Tactics Unit de l'*Air Force*, qui optimisent le guidage au sol des frappes aériennes, voire quelques spécialistes en transmissions du *SFG* selon la configuration du secteur d'engagement. Appuyés par un groupe de forces d'opérations spéciales interarmées (*Joint Special Operations Task Force*) sur la base aérienne de Khanabad en Ouzbékistan, à 160 kilomètres de la frontière afghane, les différents détachements prévus pour l'insertion devaient en effet avoir la capacité d'y envoyer des informations retransmises ensuite au *CAOC* de Prince Sultan, à 2400 kilomètres de là.

Les Bérets verts ne sont pas complètement isolés dans les montagnes afghanes, à l'intérieur des lignes ennemies, au sein de factions rivales dont la loyauté reste parfois douteuse. Non seulement ils disposent du feu d'appui aérien fourni par les avions de combat de la *Navy* et de l'*Air Force*, mais ils peuvent également demander et obtenir en quelques heures la

livraison d'équipements et de ravitaillement. Ce sont ainsi plusieurs centaines de containers pesant entre 600 et 1000 kg, remplis principalement d'habits pour l'hiver, de nourriture, d'armes et de munitions, qui sont parachutés sur commande par des *MC-130 Talon* basés en Turquie ou au Pakistan. Malgré cela, la charge individuelle de chaque opérateur oscille entre 70 et 80 kg, dont 60 à 70 kg pour les seuls paquetages.

Après leur insertion en Afghanistan, la tâche initiale des équipes consiste à convaincre les chefs de guerre alliés de l'utilité de ces forces américaines. Les deux premiers à être rejoints dès le 20 octobre, Abdul Rashid Dostum et Muhammad Fahid Khan (successeur d'Ahmed Shah Massoud), sont plus que sceptiques; Dostum tend même à garder les soldats américains à l'arrière, de peur que la mort de l'un d'eux ne mette fin au soutien des Etats-Unis. Par ailleurs, la communication est parfois difficile avec

certains chefs locaux; les hommes du 5th SFG sont habitués à être engagés au Moyen-Orient et parlent tous l'arabe en plus de deux autres langues majeures, mais seuls quelques-uns d'entre eux ont déjà participé à des missions en Afghanistan et comprennent le dari ou le pashtou. Tout en apprenant rapidement ceux-ci, les Bérêts verts dénichent parfois des interprètes avec lesquels ils parlent en russe.

Dans un premier temps, les équipes demandent rapidement le largage d'habits chauds et de médicaments qui leur valent la reconnaissance de leurs nouveaux alliés, mais c'est uniquement les pertes infligées aux Taliban qui leur permettent d'être respectés. Avec Dostum près de Mazar-i-Sharif ou avec Khan près de Bagram, les opérateurs déclenchent leurs premières frappes aériennes sur les lignes adverses, dont les effets sont spectaculairement efficaces. Jusqu'alors dédaigneux des bombardements effectués à haute altitude sur des objectifs imposants et aisément repérables, les Taliban tardent à s'adapter à cette nouvelle forme de guerre. Leurs concentrations de troupes sur les lignes de front, leurs bases de feux statiques et leurs convois circulant de manière compacte offrent des cibles rentables à l'aviation alliée.

A l'aide de désignateurs lasers ou de transmetteurs GPS, les contrôleurs aériens avancés montent peu à peu une véritable chorégraphie destructrice, du matin au soir, dont les avions disponibles déterminent le déroulement. Incapables de rester plus de dix minutes au-dessus de l'objectif, les chasseurs-bombardiers *F-14* et *F/A-18*, qui proviennent de l'océan Indien, et les *F-15*, basés dans la péninsule arabique, larguent des bombes guidées et des missiles sur les chars et les bunkers des Taliban. Ayant une autonomie suffisante pour rester pendant des heures sur la zone, les *B-52* et *B-1* traitent les rassemblements de fantassins avec des tapis de bombes classiques ou quelques projectiles à guidage par GPS. De nuit, des *AC-130U Spooky* déversent leurs chapelets d'obus lumineux sur les tranchées abritant des troupes.

Dans la région de Bagram, un seul contrôleur avancé déclenche 45 frappes distinctes en une heure sur les positions adverses, situées dans un rectangle de 300 x 100 mètres; en trois semaines d'opérations, un autre guide environ 1000 projectiles vers des objectifs situés à quelques centaines de mètres. Les Taliban ayant une tendance irrationnelle à sortir de leurs tranchées pour observer les impacts éloignés de leur positions, les Américains structurent leurs

frappes de manière à offrir un spectacle qui, bien vite, se retourne contre ses spectateurs. L'effet sur le moral de l'Alliance du Nord, dont les soldats s'imaginent passer un autre hiver misérable dans des collines désolées, est considérable. Dans les rangs des Taliban, le pilonnage précis d'une aviation invisible et imprévisible a, bien entendu, un effet inverse. Les milliers de combattants qui traversent la frontière en provenance du Pakistan s'en rendent rapidement compte.

Entre le 24 et le 26 octobre, deux équipes supplémentaires sont insérées en Afghanistan, l'une dans la province de Bamian, l'autre autour de Kunduz. La plupart des équipes sont alors divisées en 4 trinômes pour couvrir davantage de territoire. Certaines achètent des jeeps d'occasion – à 7000 dollars la pièce! – pour leurs déplacements, alors que d'autres chevauchent de maigres destriers ou empruntent de vieux hélicoptères *Mi-8* appartenant aux groupes anti-talibans. Après quelques semaines, des véhicules tout-terrains peuvent leur être livrés. En plus des ravitaillements qui leur parviennent, des renforts sont également attribués aux *A-Teams*, notamment des contrôleurs aériens supplémentaires. De la sorte, chaque subdivision est en mesure de remplir l'ensemble des missions.

(A suivre)

L. M.